

## Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, 1837-1904

François De Lagrave, é.c.

Volume 36, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007293ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007293ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (imprimé)

1927-7067 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Lagrave, F. (1969). Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, 1837-1904. *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 36, 29–47. <https://doi.org/10.7202/1007293ar>

# Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, 1837-1904

## ABRÉVIATIONS

AFDM	Archives des Frères des Écoles chrétiennes du district de Montréal.
AFDQ	Archives des Frères des Écoles chrétiennes du district de Québec.
S	Section.
Ch :	Chemise.

## TABLE DES MATIÈRES

Abréviations	29
Table des matières	29
INTRODUCTION	30
CHAPITRE I L'apport pédagogique des Frères des Écoles chrétiennes du Canada	32
— la situation politique et scolaire en 1837	32
— les débuts de l'œuvre lasallienne	34
— un nouvel outillage pédagogique	35
— les nouveaux cadres scolaires	35
CHAPITRE II : L'engagement idéologique des Frères des Écoles chrétiennes du Canada	37
— les deux forces en présence	37
— l'engagement ultramontain des frères	38
— le cas Réticius	39
— l'expansion numérique et géographique	42
CONCLUSION	43
Index I Statistiques pour la période 1837-1902	45
Index II. Extraits de <i>Réponse aux cinq lettres du R. M. Verreau</i>	45
Bibliographie	47

## INTRODUCTION

L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes fut fondé en France en 1682 par M. Jean-Baptiste de la Salle, prêtre et chanoine de la cathédrale de Reims. Cet Institut, formé de religieux non prêtres et qui se donna comme mission l'éducation populaire, fut le premier du genre dans l'Église. Son fondateur, par ses initiatives originales dans les domaines de la spiritualité et de la pédagogie, prend place parmi les gloires de l'Église et du royaume de France du XVII<sup>e</sup> siècle. Le 25 février 1725, six ans après la mort de Monsieur de la Salle, le pape Benoît XIII, par une bulle spéciale, reconnaissait l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes comme de droit pontifical.

La Nouvelle-France, dès 1695, avait accueilli, dans la personne d'Antoine Forget, un maître formé à l'école lasallienne<sup>1</sup>. Plus tard, en 1718, à la suite d'une démarche personnelle de M. Charon, un des fondateurs de l'Hôpital de Montréal, auprès de M. de la Salle, celui-ci avait accepté d'envoyer trois frères à Montréal. Mais, deux jours après avoir désigné les partants, mû par une intuition prophétique, le Fondateur dissuada le frère Barthélemy de mettre son projet à exécution<sup>2</sup>. De nouveau, en 1736, il fut question d'une installation possible des Frères en Nouvelle-France. Monseigneur Dosquet de Québec venait de défendre aux Frères Charrons de se recruter. Ils cherchèrent donc à s'allier à une autre congrégation. Après la visite d'un des leurs à Paris, le Frère Supérieur général sembla favorable, mais avant de donner sa réponse finale, il tint à envoyer les frères Denis et Pacifique à Montréal afin d'étudier la chose sur place. Ils passeront l'été 1737 en Nouvelle-France. Pour des raisons financières le projet échoua<sup>3</sup>. Il faudra attendre un siècle avant qu'un troisième projet reçoive une réponse favorable.

Ce sont les Sulpiciens, plus précisément M. Joseph-Vincent Quiblier, supérieur du Séminaire de Montréal, qui dès 1829 pressèrent le frère Anaclel d'envoyer des religieux de M. de la Salle dans le Bas-Canada. Une longue tradition d'amitié les unissait aux disciples de M. Olier. On hésitait à Paris car les deux premiers établissements en Amérique, celui de la Martinique en 1774 et celui de la Louisiane en 1817, avaient été plutôt des échecs. Enfin, le Très Honoré Frère acquiesça à la demande du Canada le 18 mai 1836. Et le 6 octobre 1837, quatre frères quittaient Paris et se dirigeaient vers Le Havre d'où ils s'embarqueront le 10 octobre à bord du bateau à vapeur *Le Louis-Philippe* à destination

---

<sup>1</sup> *L'Œuvre d'un siècle*, p. 33.

<sup>2</sup> Jacques GUIBERT, *Histoire de saint Jean-Baptiste de La Salle, ancien chanoine de l'Église métropolitaine de Reims, fondateur de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, Paris, Poussielgue, 1900, p. 587.

<sup>3</sup> AFDM, S17, Ch2.

de New-York<sup>4</sup>. Ils mirent pied à terre sur la rive américaine le 3 novembre. De nouveau par bateaux ils se rendirent jusqu'à Saint-Jean-d'Iberville et de là, empruntant le nouveau chemin de fer inauguré un an auparavant, ils se rendirent à Laprairie. Enfin, après un mois de voyage, le 7 novembre, harassés, ils mettaient pied à terre à Montréal, accueillis par les Sulpiciens qui leur seront d'une grande aide dans les premières années<sup>5</sup>. Arrivait ainsi, de souligner M. Labarrère-Paulé, « le deuxième convoi — de Français de France — peut-être, selon lui, le plus intéressant<sup>6</sup>. Le premier avait été une cinquantaine de prêtres venus au Canada lors de la Révolution française.

Au cours de cet exposé, après avoir brièvement brossé un tableau de la situation scolaire dans le Bas-Canada en 1837, je vous parlerai de l'apport pédagogique des Frères du Canada dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, puis, dans un second temps, après avoir aussi, très brièvement, esquissé les forces libérales et ultramontaines en présence, je vous entretiendrai de l'engagement idéologique et même politique des enseignants canadiens au rabat blanc.

---

<sup>4</sup> AFDM, S17.

<sup>5</sup> En 1887, lors de son Jubilé d'or, le frère Adelbertus, un des quatre fondateurs, lors du banquet donné au nouveau Mont-De-La-Salle que l'on inaugurerait la journée même, raconta son arrivée au Canada. Voir aussi *L'Œuvre d'un siècle*, p. 62-63.

<sup>6</sup> André LABARRÈRE-PAULÉ, *Les instituteurs laïques au Canada français, 1836-1900*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1965, p. 12.

## CHAPITRE PREMIER

### *L'apport pédagogique des Frères des Écoles chrétiennes du Canada*

Le 7 novembre 1837, les quatre frères de France, les frères Aidant <sup>1</sup>, Rombaud <sup>2</sup>, Euverte <sup>3</sup> et Adelbertus <sup>4</sup>, étaient arrivés dans la métropole canadienne au milieu d'une atmosphère trouble, le lendemain de la rencontre dans la rue Saint-Jacques des Fils de la Liberté et des membres du Doric Club, quinze jours après la célèbre Assemblée des Six Comtés de Saint-Charles, neuf jours avant que le gouverneur Gosford émette des mandats d'arrestation contre les chefs du clan de Papineau et enfin deux semaines avant la rencontre des troupes anglaises et des Patriotes à Saint-Denis. La situation à Montréal ne fut pas toutefois grave au point de ralentir leurs préparatifs d'entrée en classe puisque le 23 décembre ils admettaient 200 élèves dans leurs deux premières classes <sup>5</sup>. Cependant, par mesure de précaution, sur les conseils des Sulpiciens, ils durent jusqu'en 1842 échanger leur tricorne pour le chapeau rond ecclésiastique <sup>6</sup>.

Si la situation politique était momentanément critique, la situation scolaire en 1837 était plutôt désastreuse. Il n'existait pas alors d'enseignement supérieur, ni d'université. L'enseignement secondaire, que dispensaient surtout les collèges et les séminaires, généralement bien organisé, atteignait une faible partie de la jeunesse. Mais que dire de l'enseignement primaire ? Tandis que les jeunes filles, plus favorisées, étaient l'objet du dévouement des Dames de la Congrégation et des Ursulines, les jeunes garçons étaient plutôt destinés rapidement aux champs et aux bois. Parlant de cette époque, le frère Marie-Victorin écrivait : « On peut dire aussi que l'ignorance totale était surtout le privilège des hommes [...] L'école [était] considérée comme l'affaire des femmes <sup>7</sup>. » Les grandes lois scolaires qu'élaboreront le D<sup>r</sup> J.-B. Meilleur et M. P.-J.-O. Chauveau seront votées sous le Gouvernement de l'Union. Les Écoles normales bilingues de Québec et de Montréal créées par la loi de 1835 ne joueront pas le rôle que l'on en attendait. Les instituteurs laïques, qui forment alors 96% des maîtres d'école, manquent généralement de compétence si l'on ne veut pas dire plus. Peut-il en être autrement ? M. Labarrère-Paulé décrit bien la condition presque misérable des instituteurs laïques d'alors. Ils « ne forment pas un corps

---

<sup>1</sup> Il a 40 ans. Directeur et premier Provincial. Retournera en France en 1848.

<sup>2</sup> Il a 25 ans. Professeur de la 2<sup>e</sup> classe. Retournera en France en 1857.

<sup>3</sup> Il a 42 ans. Cuisinier. Enterré à Québec en 1865 sous l'église Saint-Jean-Baptiste.

<sup>4</sup> Il a 26 ans. Professeur de la 1<sup>re</sup> classe. Enterré à Montréal en 1889.

<sup>5</sup> AFDM, Historique, Cahier I, p. 64.

<sup>6</sup> AFDM, Historique, Cahier I, p. 63.

<sup>7</sup> « Un siècle de rayonnement lasalien », dans *L'Œuvre d'un siècle*, p. 34.

enseignant véritable », sont l'objet « d'abus de parlementaires », sont « dans l'ensemble déconsidérés », ont un salaire moyen de « 15 à 20 livres » alors qu'un commis de magasin est nourri et reçoit « 35 à 40 livres », « leurs salaires ne sont pas toujours régulièrement payés » et souvent la moralité est le « seul critère » d'engagement<sup>8</sup>. Un journal de Montréal signale même le fait que « cinquante à soixante d'entre eux retournèrent le reçu de leur salaire signé d'une croix<sup>9</sup> ». *La Minerve*, le 28 novembre 1836, ne se montrait pas douce pour la ville de Montréal où, disait-elle, il n'existe pas « une école où les enfants de Canadiens puissent apprendre à parler leur langue, à l'écrire correctement, acquérir les règles de grammaire..., s'engager dans le commerce... L'éducation des enfants canadiens de la classe laborieuse est dans un état misérable<sup>10</sup> ». C'est dans ce contexte et dans ce milieu que les quatre nouveaux frères se mettront courageusement à l'ouvrage.

Dans une lettre qu'il écrit six mois après son arrivée, le frère Aidan livre ses impressions sur plusieurs sujets et, parlant du premier groupe d'élèves de son école, il dit : « Nous sommes passablement contents de nos petits élèves canadiens; seulement un bon nombre sont atteints de la maladie du pays : la paresse, mais en les animant on en fait quelque chose<sup>11</sup>. » Les premiers succès ne tardèrent pas. M. Trudeau s'en fait l'écho lorsque parlant de la distribution des prix qui eut lieu dans la salle des Sulpiciens il (le rédacteur des *Mélanges religieux*) écrit le 30 juillet 1841 : « Alors plus de six cents enfants, tous dans l'âge le plus tendre, tous avec la candeur et l'urbanité qu'inspire la religion, produisaient devant le public étonné une suite d'exercices, parfaitement bien exécutés, sur la lecture, sur l'écriture perfectionnée, sur l'orthographe, sur l'analyse grammaticale, sur les opérations arithmétiques, sur la sphère, l'usage des globes, même sur le système planétaire, sur la géographie dans toutes ses divisions, sur l'histoire avec ses beaux développements, sur le dessin linéaire avec ses diverses applications; en un mot, un cours complet et admirablement bien rempli d'éducation mercantile et industrielle. Oh ! que de louanges nous aurions à donner au mérite et à la vertu, au travail et au succès<sup>12</sup>. » L'important de cet extrait de journal n'est pas tant le fait que l'auteur se perde en louanges, mais que les frères après à peine quatre ans en soient déjà arrivés à un tel programme d'étude et à l'appliquer avec un certain succès. Des personnes tiennent à aller vérifier sur place les pro-

<sup>8</sup> André LABARRÈRE-PAULÉ, *op. cit.*, p. 3-48.

<sup>9</sup> *Mercury*, 1839, cité dans Louis-Philippe AUDET, *Le Système scolaire de la Province de Québec*, T.I : *Aperçu général*, Québec, les Editions de l'Erable, 1950, p. 34.

<sup>10</sup> Cité dans André LABARRÈRE-PAULÉ, *op. cit.*, p. 33.

<sup>11</sup> Lettre du 21 mai 1838 au frère Euloge d'Orléans, cité dans *L'Œuvre d'un siècle*, p. 65.

<sup>12</sup> Vol. II, p. 48, cité dans *L'Œuvre d'un siècle*, p. 75-76.

grès des élèves et la valeur de la méthode lasallienne : le 10 décembre 1840, le gouverneur général Lord Sydenham, le 8 octobre 1842, les évêques de Montréal, de Québec, de Kingston et de Boston accompagnés d'une quinzaine de prêtres, quelques jours après, Mgr de Forbin-Janson de Nancy, orateur invité au Canada<sup>13</sup>. Mais ce qui cause le plus de joies aux frères c'est qu'à la Toussaint 1840, quatre anciens élèves de Montréal entrent au Noviciat nouvellement ouvert. Déjà le recrutement se fait sur place<sup>14</sup>. De plus, grâce à de pressantes instances de M. Quiblier et du frère Aidant, grâce aussi à l'intervention de Mgr de Forbin-Janson, le 11 août 1843, cinq nouveaux frères débarquent à Montréal. Plusieurs personnages proposent des plans au frère Aidant<sup>15</sup>. Une grande œuvre est commencée.

L'apport peut-être le plus important des Frères à l'enseignement primaire canadien fut la composition de manuels scolaires variés et adaptés au Canada. Il y avait alors pénurie de manuels scolaires adéquats. En 1843, six ans après leur arrivée, ils composent une *Histoire du Canada*, une *Arithmétique* et un *Abrégé de Géographie*. Les manuels avaient sûrement une certaine valeur puisque nous lisons dans l'*Historique du District de Montréal* qu'« un M. I. Thompson fit une édition en contrefaçon de l'*Histoire du Canada*, et l'année suivante, un M. L. Perrault fit imprimer la *Géographie* et l'*Arithmétique* aussi en contrefaçon ». Et le chroniqueur de poursuivre : « Comme les livres n'étaient pas signés des auteurs, qui d'ailleurs n'étaient pas naturalisés au Canada, et que les Frères des Écoles chrétiennes n'avaient pas encore leur acte d'incorporation, ils ne purent réclamer en justice<sup>16</sup>. » A ces trois volumes il faut ajouter un commentaire du Catéchisme de Québec composé par le frère Adelbertus, ainsi que quelques livres de piété pour le culte. En 1869, « parut l'édition canadienne des *Devoirs du chrétien*, en même temps qu'une traduction britannique de cette œuvre, si connue, de saint Jean-Baptiste de la Salle<sup>17</sup> ». Toute une série d'ouvrages, les uns en français, les autres en anglais, vinrent constituer l'outillage de la pédagogie lasallienne canadienne. Si l'on ne tient compte que des manuels enregistrés officiellement à Ottawa<sup>18</sup>, l'on en arrive au chiffre étonnant de quatre-vingts titres de manuels pour la période s'étendant seulement de 1837 à 1904<sup>19</sup>. Parmi les manuels qui connurent un grand

<sup>13</sup> AFDM, Historique, Cahier I.

<sup>14</sup> Frère SYMPHORIEN-LOUIS, *Les Frères des Ecoles chrétiennes au Canada, 1837-1900*, Montréal, les Frères des Ecoles chrétiennes, 1921, p. 23.

<sup>15</sup> Georges RIGAULT, *Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*, T. 6 : *L'ère du frère Philippe, l'Institut parmi les nations*, Paris, Plon, 1947, p. 256.

<sup>16</sup> AFDM, Historique, Cahier I.

<sup>17</sup> Georges RIGAULT, *op. cit.*, T. 6, p. 273.

<sup>18</sup> Les trois premiers manuels seront enregistrés en 1869.

<sup>19</sup> *L'Œuvre d'un siècle*, p. 525-527.

succès d'édition il faut citer *L'Arithmétique commerciale* parue en 1870<sup>20</sup>, les trois cours de *Langue française* publiés en 1883<sup>21</sup>, le *Cours de style* du frère Armin-Victor paru en 1875<sup>22</sup> pour n'en citer que trois. Le frère Adelbertus serait l'auteur d'une quinzaine de livres et le frère Aphraates de vingt-cinq manuels au moins<sup>23</sup>. Mais la liste de *L'Œuvre d'un siècle* demeure imparfaite. Comme le soulignait récemment le frère André Dubuc : « ... elle n'indique pas le nombre de tirages et d'éditions ou les générations d'élèves qui les ont utilisés; elle ne peut dire toute l'aide précieuse que ces livres pionniers ont apportée aux auteurs religieux et laïcs de manuels similaires<sup>24</sup>. »

Les premiers succès de l'école lasallienne, qui contrastent tant avec ceux des écoles dites de rangs et même des écoles de villes, amènent les autorités religieuses et gouvernementales à demander les services des Frères et à favoriser leurs demandes. S'adressant au frère Philippe, le nouveau Supérieur général, M. Quiblier, lui écrit : « Le Gouverneur Général, que j'ai longuement entretenu de leurs (les frères) travaux, de leur enseignement et de leurs succès, m'a dit qu'il visiterait leurs classes et qu'il leur donnerait volontiers la direction de l'École normale<sup>25</sup>. » Et moins de deux mois après, il ajoute que « pour répondre à toutes les demandes dans la ville, il nous faudrait dix-huit classes ou vingt<sup>26</sup> ». Après avoir fondé leur Noviciat qui s'ouvrit dès 1838<sup>27</sup>, puis quelques années plus tard le Scolasticat pour former les nouveaux enseignants, les frères du District du Canada vont dresser les cadres de l'éducation des garçons de la classe populaire.

En 1903, soixante-six ans après leur arrivée, la congrégation compte 501 frères enseignant à 17,428 élèves dans 49 écoles<sup>28</sup>. Leurs écoles sont situées surtout dans les villes et les villages importants et dispensent un enseignement allant de l'élémentaire au cours scientifique et commercial. Trente-deux établissements situés aux quatre coins du vaste District religieux donnaient les cours élémentaire et complémentaire, l'équivalent de nos sept ou huit premières années. Ajoutons, si l'on en croit le frère André Dubuc, que « dans plusieurs... écoles, une douzaine dont Sainte-Brigide, Saint-Henri et Sacré-Cœur à

<sup>20</sup> Deux ans après, elle en était rendue à sa 4<sup>e</sup> édition.

<sup>21</sup> Ils connaîtront une trentaine de tirages.

<sup>22</sup> Encore imprimé en 1908.

<sup>23</sup> La tradition veut souvent que le supérieur signe.

<sup>24</sup> André DUBUC, *Le Combisme et les Frères des Ecoles chrétiennes au Canada français*, Mémoire présenté à l'École des Gradués de l'Université Laval pour obtenir le diplôme d'études supérieures, Institut d'histoire, 1969, p. 35.

<sup>25</sup> Lettre du 23 avril 1839. *L'Œuvre d'un siècle*, p. 57.

<sup>26</sup> Lettre du 10 juin 1839. *L'Œuvre d'un siècle*, p. 58.

<sup>27</sup> Dans l'ancienne demeure de Paul Le Moyne, sieur de Maricourt.

<sup>28</sup> *Institut des F.E.C., Cartes, Diagrammes et Statistiques*, Rome, les F.E.C., 1960, p. 22.



Montréal, Notre-Dame de Hull, Saint-Jean-Baptiste de Québec, pour ne citer que les principales, les Frères ajoutaient, au cours donné par la plupart des écoles, des classes commerciales appelées aussi « classes d'affaires <sup>29</sup> ». Quant aux cours scientifique et commercial, « ils étaient enseignés, de poursuivre le frère André Dubuc, au Mont-Saint-Louis depuis 1888, et à l'Académie de-la-Salle d'Ottawa depuis 1899, deux institutions bilingues par leur programme et leur population scolaire. Le cours scientifique comprenait six années et débutait par la classe de sixième. L'élève, à ce moment, possédait une instruction un peu supérieure à celle qui correspond au programme officiel de la septième année du cours primaire actuel. Le cours commercial, le premier organisé au Mont-Saint-Louis, comprenait quatre années d'études couronnées par un diplôme officiel spécial... Ce cours commercial était donné aussi à l'Académie de Québec, fondée en 1862, à l'Académie Piché de Lachine, à l'Académie de-la-Salle de Trois-Rivières <sup>30</sup>. » Ajoutons à cela qu'un cours industriel était donné dans l'établissement de rééducation du St. John's Industrial School. A L'Islet-sur-mer, un cours d'hydrographie, d'arpentage et de télégraphie formera de nombreux pilotes capitaines de navires dont le célèbre capitaine Bernier. A Québec et à Montréal dès leur arrivée, les frères commencent à organiser des cours du soir afin de rejoindre aussi les adultes et les jeunes qui travaillent le jour. En 1851, l'on ouvre pour quelques années une école d'agriculture à Oka. En 1889, il est sérieusement question d'ouvrir une école d'agronomie qui serait reliée au grand Collège français de Beauvais. En 1880 et en 1881, il avait été aussi question d'ouvrir une École polytechnique à Québec et une autre à Montréal et de les confier aux Frères. Des centaines de pétitions des comtés de Québec, de Lévis et de Gaspé le demandaient <sup>31</sup>. Les journaux à plusieurs reprises s'émerveillent de la réussite souvent rapide de plusieurs écoles des « Frères de la Doctrine chrétienne <sup>32</sup> ».

---

<sup>29</sup> André DUBUC, *op. cit.*, p. 39.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>31</sup> AFDM, S17, Ch21, on y retrouve le mémoire présenté et les listes de pétitions.

<sup>32</sup> Philippe SYLVAIN, *La Voix du Travail*, les Frères des Ecoles chrétiennes, 1945-1946, Ecoles des Trois-Rivières (p. 22), de Montréal (p. 45), de L'Islet (p. 68), de Sainte-Marie-de-Beauce (p. 83), de Lévis (p. 170), de l'Académie de Québec (p. 107, 156, 215 et 280).

## CHAPITRE II

### *L'engagement idéologique des Frères des Écoles chrétiennes du Canada*

Les Frères des Écoles chrétiennes sont arrivés dans le Bas-Canada non seulement au milieu d'une situation politique trouble, d'une situation scolaire publique désastreuse, mais aussi, en 1837, dans un Canada français où soufflait un vent d'anticléricalisme, qui, se heurtant aux institutions traditionnelles, tentait de répandre les idées du libéralisme religieux et politique de l'Europe. C'est en Europe, et principalement en France, que durant le XIX<sup>e</sup> siècle, libéraux et ultramontains s'alimenteront à la source.

André Siegfried avait raison d'écrire en 1906 que « les querelles religieuses sont à la base de toutes les divisions canadiennes<sup>1</sup> ». Au Canada français, durant une large portion du XIX<sup>e</sup> siècle, politique et religion seront côte à côte, se parlant un langage drôlement théocratique, d'une part, ou, d'autre part, l'une dressée en face de l'autre, se repoussant au point de hurler la séparation de l'Église et de l'État ou de brandir les foudres du Vatican. Le 9 janvier 1820, l'abbé de Calonne, aumônier des Ursulines de Trois-Rivières, « faisait inscrire dans *La Gazette* de cette ville » un extrait du premier volume de *L'Essai de l'Indifférence* de Lamennais paru en 1817<sup>2</sup>. « Le mage armoricain » connaîtra au Collège de Saint-Hyacinthe et dans de nombreux cénacles une influence très grande. Et le 27 décembre 1839, dans *Le Canadien*, on commença à faire paraître un extrait de *Pèlerinage en Suisse*<sup>3</sup> de Louis Veillot. Pour M. Philippe Sylvain, « nul écrivain français n'a davantage façonné la mentalité canadienne-française<sup>4</sup> ». L'influence de *L'Univers*, le journal que M. Veillot a fondé, sera considérable. Notons le fait que Henry de Courcy, correspondant de *L'Univers* à New-York à partir de 1845 écrira entre 1853 et 1856 en même temps dans *La Minerve* et *L'Univers*<sup>5</sup>. « Pour les ultramontains de l'école de Veillot, l'idéal politique était l'État officiellement catholique et soustrait à la pression de l'opinion publique<sup>6</sup>. » A Montréal, la tendance libérale, surtout incarnée par *L'Institut canadien*, allait trouver en Mgr Bourget un adversaire impitoyable. Celui-ci « devait s'efforcer, au cours d'un

---

<sup>1</sup> *Le Canada. Les deux races*, p. 3. Cité dans *La Voix du travail*, les Frères des Ecoles chrétiennes, 1946-1947, p. 154, par M. P. Sylvain dans l'article « Les répercussions du Concile du Vatican au Canada ».

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>4</sup> Philippe SYLVAIN dans *Le Bouclier d'Achille, regards sur le Canada de l'ère victorienne*, p. 114.

<sup>5</sup> A ce propos voir le livre de M. SYLVAIN, *La vie et l'œuvre de Henry de Courcy, 1820-1861*, Québec, Les presses universitaires Laval, 1955, 347 pages.

<sup>6</sup> M. Sylvain, « Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada français », dans *Recherches sociographiques*, P.U.L., 1967, p. 277, vol. VIII.

long épiscopat, de prolonger et d'approfondir cette action ultramontaine afin de faire de sa ville épiscopale, comme il l'écrivait vers 1872, une « petite Rome<sup>7</sup> ». Les événements européens sont propres à attiser et à alimenter la lutte entre libéraux et ultramontains : l'opposition à la monarchie philippienne, la prospérité de la France sous le régime catholique de Napoléon III, puis le glissement vers la gauche vers 1858 de la politique française, la guerre de Crimée, l'action énergique et résolue du Piémont, la question italienne, oui, des événements bien propres à secouer les deux camps idéologiques.

En ce qui concerne les Frères, leur venue est saluée dans les journaux avec sympathie et aussi avec réticence. Six jours après leur arrivée, *La Minerve* écrivait :

Nous apprenons qu'on a fait venir d'Europe quatre frères dits de la Doctrine chrétienne et deux prêtres français pour donner des leçons d'*obéissance passive* à la jeunesse canadienne. Nous ignorons comment il se fait que l'évêque de Montréal ait pu consentir à l'introduction ici d'ecclésiastiques français après sa déclaration formelle à ce contraire<sup>8</sup>.

En revanche, deux jours après que la voix de *La Minerve* se fut fait entendre, *L'Ami du peuple* écrivait à son tour :

*La Minerve*, organe de ces patriotes qui se vantent d'être de si grands amis de l'éducation, s'offusque de l'arrivée de ces respectables instituteurs, et prétend qu'ils sont venus prêcher l'*obéissance passive*. Il est à souhaiter, au moins, qu'ils réussissent à prémunir la jeunesse contre les fausses doctrines politiques religieuses que cherchent à leur inculquer les organes du parti séditieux<sup>9</sup>.

Comme beaucoup de Québécois de l'époque, ils durent vers 1850, commencer à s'éloigner du parti de Lafontaine-Morin pour porter leur sympathie vers G.-É. Cartier et P.-É. Taché, vers le parti conservateur, « le parti de l'ordre et de l'autel ». Et nous pourrions appliquer aux frères de cette époque ce que M. Sylvain dit de Mgr Bourget à savoir ce qui les séparait des libéraux canadiens : « tout un monde ! Le monde issu de la Révolution française<sup>10</sup>. » Ils durent faire leur la position de Joseph-Charles Taché qui affirmait que « la question romaine était surtout une question entre le Pape et l'Eglise d'une part, et l'Erreur et la Révolution sous une forme ou sous une autre<sup>11</sup> ». Il est vrai que sur ce point ils ne divergeaient pas d'opinion avec la majorité de la population québécoise car « à peu d'exceptions près, les catholiques ne comprirent pas le sens des aspirations du peuple italien et la volonté de ses élites à obtenir l'indépendance nationale à la différence des

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>8</sup> Le 13 novembre 1837, *L'Œuvre d'un siècle*, p. 75.

<sup>9</sup> Le 15 novembre 1837, *L'Œuvre d'un siècle*, p. 75.

<sup>10</sup> M. SYLVAIN dans *Le Bouclier d'Achille...*, p. 220.

<sup>11</sup> *Le Courrier du Canada*, 7 septembre 1859, in *ibid.*, p. 229.

libéraux<sup>12</sup> ». Ce qui est sûr, c'est qu'ils épousèrent sensiblement les idées ultramontaines de Mgr Bourget. Le 18 février 1868, des frères se rendent à l'église Notre-Dame « pour implorer du Dieu des armées succès et protection sur les (350) jeunes croisés canadiens<sup>13</sup> ». A la demande de Mgr Bourget, les frères organisent une quête dans leurs écoles pour l'entretien des zouaves pontificaux. Et le 11 janvier 1869, des enfants habillés en zouaves remettent à Mgr Bourget dans sa cathédrale la somme de \$206.31<sup>14</sup>. A la date du 29 octobre 1872, l'*Historique* du district de Montréal salue les Noces d'or de Mgr Bourget comme « la plus solennelle des démonstrations qui aient eu lieu au Canada jusqu'à cette époque<sup>15</sup> ». Trois jours auparavant le frère Visiteur, au nom des neuf communautés du diocèse, s'était rendu au salon de l'Archevêché pour remettre au prélat \$100.00 en or. Le lendemain, réunis à la cathédrale, près de 3,000 élèves avaient entendu une adresse en anglais et en français. A cette occasion \$500.00 en or lui avaient été remis. Quatre frères assistèrent au grand banquet qui avait eu lieu à l'Hôtel de ville. Le soir du 29 octobre, l'illumination des écoles des frères fut remarquée. Vers 10 heures « de jeunes musiciens, montés sur un omnibus parcouraient les rues de la cité jouant des airs de fête devant les monuments publics<sup>16</sup> ». Ces musiciens étaient des élèves des Frères. Enfin, en 1874, M. le chanoine Edouard Moreau, aumônier militaire d'un nouveau groupe de zouaves pontificaux, voulut organiser un banquet avant leur départ à Montréal. « Pour cet effet, il demanda au Frère directeur de la rue Côté la grande salle de l'école Saint-Laurent. qui fut généreusement mise à sa disposition. » Les Frères payèrent à peu près tous les frais de la réception. Le banquet eut lieu le 25 juin. « Entre autres santés, M. A. Laroque, chevalier de Pie IX et membre conseiller des zouaves, porta celle des Frères des Écoles chrétiennes qui fut accueillie par d'enthousiastes applaudissements<sup>17</sup>. »

Cependant, le plus bel exemple de l'engagement ultramontain des frères de cette époque est sans contredit le frère Réticius. Il naquit en France, en Bourgogne. Excellent professeur, directeur réputé, il fut nommé en 1880, Visiteur-Provincial d'Amérique. *L'Œuvre d'un siècle* le salue comme « le plus remarquable des supérieurs majeurs chargés du Canada » qui « pendant trente-trois ans, soit comme Visiteur-Provincial, soit comme Assistant, a dirigé et raffermi notre vie économique, intellectuelle, pédagogique et surtout religieuse<sup>18</sup> ». En 1880, le frère

---

<sup>12</sup> M. SYLVAIN, *Le Bouclier d'Achille, regards sur le Canada de Père victorienne*, p. 227.

<sup>13</sup> F. S.-L., *op. cit.*, p. 154.

<sup>14</sup> AFDM, *Historique*, Cahier I, p. 80.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>16</sup> AFDM, *Historique*, Cahier I, p. 85.

<sup>17</sup> F. S.-L., *op. cit.*, p. 158.

<sup>18</sup> *L'Œuvre d'un siècle*, p. 113.

Réticius quitte la France au moment où elle est en pleine transformation scolaire sous la gouverne habile de Jules Ferry que plusieurs ultramontains assimilent à l'Antéchrist réincarné. Au Canada, « Jules Ferry devient l'épouvantail promis aux pauvres Canadiens par les polémistes conservateurs. Les horreurs de la Révolution française reviennent à l'ordre du jour <sup>19</sup> ». Quand frère Réticius sera installé à Montréal, bien des membres importants de l'Instruction publique auront été décorés par la « France impie ». En 1879, l'abbé Verreau, son futur adversaire, aura reçu des mains de Jules Ferry la rosette d'officier de l'Académie. A l'instar de plusieurs ultramontains du Canada français, frère Réticius sera bien convaincu qu'un complot, mené par des sociétés secrètes et dirigé contre l'école chrétienne, est en train de se tramer. M. Labarrère-Paulé nous décrit ce nouveau Provincial de 43 ans comme « impulsif, combatif, énergique — qui — a une grande répugnance pour toutes les demi-mesures, les compromis, les concessions ouvertement proposées ou habilement voilées par les subtilités de la diplomatie <sup>20</sup> ».

Ce fut au début de son administration qu'éclata la célèbre dispute Réticius-Verreau. Six mois après son arrivée, le 24 août 1880, se tint à Montréal une exposition de la Province de Québec. Toute une série de menus incidents que je n'énumérerai pas ici vont déclencher et la colère de l'abbé Verreau et l'indignation du Provincial <sup>21</sup>. Le frère Réticius s'explique dans un journal, l'abbé Verreau lui répond par cinq lettres qui n'ont pas l'heur de plaire à son bouillant adversaire. Enfin, frère Réticius publie un opuscule intitulé *Réponse aux cinq lettres du R. M. Verreau*. Il veut par là rétablir les faits et en profite pour exposer sa conception de l'éducation chrétienne <sup>22</sup>. Ce document est d'une très grande importance puisqu'il exprime bien ce que pense réellement cet ultramontain passionné et hanté par le laïcisme. L'abbé Verreau se fait malmener à tel point qu'un journal, *Le Canard*, je crois, dans une caricature, représente frère Réticius donnant une fessée à l'élève Verreau. L'opuscule, qui, en fait, est un pamphlet qui porte le feu, fait parler de lui. J'ai trouvé aux Archives des frères de Montréal une lettre du père Aphraates de l'Académie de Québec qui écrit au frère Réticius le 21 décembre :

(parlant du pamphlet) ... je n'en aurai pas assez d'un cent... Si vous me le permettez, j'en ferai publier 3 ou 400 exemplaires... Le pamphlet a fait grande sensation au Séminaire. Ils admettent tous que vous avez droit et qu'il n'y a pas de réplique à donner; mais ils trouvent le ton *trop violent* et croit [sic] la question pleine de tempêtes <sup>23</sup>.

<sup>19</sup> André LABARRÈRE-PAULÉ, *op. cit.*, p. 321.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 337.

<sup>21</sup> Sur cette affaire, AFDM, S17, Ch22, Ch32.

<sup>22</sup> AFDM, S17, Ch22, Voir Annexe II.

<sup>23</sup> AFDM, S17, Ch32, numéro 17.

Et neuf jours plus tard, le 30 décembre, il lui récrit pour lui dire qu'« à part donc le Séminaire et l'Archevêché, sans doute, tout le clergé de la ville vous approuve; ainsi en sera-t-il, à quelques exceptions près, du clergé des campagnes <sup>24</sup> ». Le 15 décembre précédent, l'archevêque de Québec, plus libéral, dans une lettre adressée à l'évêque des Trois-Rivières et à celui de Montréal, ultramontains déclarés, désavoue le geste du frère Réticius :

Il me semble que c'est un sujet assez grave et qui tient d'assez près aux relations de l'Eglise et de l'Etat pour avoir besoin d'être autorisé par l'épiscopat avant d'être lancé ainsi dans le public. Le cher frère Réticius a déjà publié un article qui peut mettre le feu aux quatre coins de la province et causer précisément le mal que l'on prétend vouloir éviter, savoir une séparation entre l'Eglise et l'Etat sur l'Education <sup>25</sup>.

Durant les années qui suivront, frère Réticius sera constamment sur la brèche, surveillant « le serpent révolutionnaire — qui — se glisse partout et dissimule sous mille formes ses replis tortueux <sup>26</sup> ». Une autre preuve à l'appui de cet engagement idéologique est cette lettre de 10 pages, aussi très célèbre, qu'il adressa « À Monsieur d'Odet d'Orsonens, Président des Commissions catholiques de Hull (P.Q.) <sup>27</sup> » et dans laquelle il réfute certaines déclarations contre les frères durant la précédente Commission royale et aligne sur deux colonnes pendant trois pages et demie d'un côté des déclarations papales et ecclésiastiques et de l'autre des déclarations d'adversaires tel que Ferry par exemple.

En parcourant, pour mon travail, l'étude de M. Pierre Savard sur Jules-Paul Tardivel, j'ai découvert que le frère Réticius fut « l'ami fidèle de Tardivel tout au long de l'orageuse carrière de celui-ci <sup>28</sup> ». Il lui donne, « sans les signer une série d'articles contre l'administration de Gédéon Ouimet <sup>29</sup> » et en 1884, à Paris, « le frère Réticius doit rencontrer Eugène Veuillot pour lui proposer un échange de correspondances entre *L'Univers* et *La Vérité* <sup>30</sup> », aussi quand éclate une dispute entre M. Ouimet et M. Tardivel, celui-ci « ouvre toutes grandes les colonnes de son journal au frère Réticius qui, dans une série d'articles sur « la bibliothèque bleue de M. Ouimet », tend à démontrer que les principes de M. Ouimet . . . dérivent directement des théories de Luther, de la Convention et de Bismarck <sup>31</sup> », enfin, à l'été de 1901, lorsque le rédacteur de *La Vérité* prendra une vacance de repos en Europe, il viendra ren-

---

<sup>24</sup> AFDM, S17, Ch32, numéro 18.

<sup>25</sup> AFDM, S17, Ch32, numéro 9.

<sup>26</sup> AFDM, frère Réticius, *Réponse aux cinq lettres du R. M. Verreau*, p. 5, S17, Ch22.

<sup>27</sup> AFDM, S1, Ch36.

<sup>28</sup> Pierre SAVARD, *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis, 1851-1905*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1967, 500 pages, p. 105.

<sup>29</sup> Pierre SAVARD, *op. cit.*, p. 54.

<sup>30</sup> Lettre du Père Grenier à Tardivel, 5 septembre 1884, in *ibid.*, p. 110.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 181.

contrer son ami à Athis-Mons, près de Paris <sup>32</sup>. Décédé le 24 avril 1905, Jules-Paul Tardivel repose au cimetière Belmont de Sainte-Foy, sur un terrain voisin où s'est élevé vingt ans après, la maison-mère des Frères des Écoles chrétiennes de Québec où sont enterrés, près de lui, nombre de frères qui admirèrent tant ses écrits. Quant au frère Réticius, « il s'engage tant dans la polémique que Mgr Taschereau de Québec demande son rappel en France <sup>33</sup> ». Nous le savons par une lettre de l'abbé J.-C. Caisse adressée de Paris le 3 juillet 1885. Frère Réticius gardera son titre de Provincial mais deviendra pour quelques années Visiteur du district de Baltimore. Puis il retournera en France et, de 1893 à 1912, chaque année, il traversera l'Atlantique pour y remplir sa fonction d'Assistant du Supérieur général en terre d'Amérique.

L'expansion numérique des Frères des Écoles chrétiennes du Canada pour ce qui regarde notre période est remarquable. Si nous suivons les statistiques et que nous ne retenons que la population enregistrée à tous les vingt ans, nous obtenons ceci : 1837, 4; 1857, 131; 1877, 290; 1897, 500 et 1902, 525 frères. L'expansion géographique est étonnante. En 1857, après vingt ans d'installation au Canada, les Frères sont répandus dans des endroits aussi éloignés que Québec, Toronto, Trois-Rivières, Nouvelle-Orléans, Washington, Montréal, New-York, Oka, Baltimore, Détroit. Sorel, Saint-Louis. Ils tenteront de s'établir au Manitoba (1854-1858), en Nouvelle-Écosse à Arichat (1860-1866), à Halifax (1865-1875), au Nouveau-Brunswick à Saint John (1866-1877), à Chatham (1876-1880), dans l'Île du Prince-Édouard à Charlottetown (1870-1878). Ils se concentreront plutôt au Québec et en Ontario, dans plusieurs États des États-Unis avant que de songer à d'autres pays. En 1864, le district des États-Unis devient indépendant, et en 1888 le district de Toronto est créé. Dans la seule année 1878, près de 25 villes demandent des Frères pour leurs écoles <sup>34</sup>.

Des échanges intéressants entre régions aussi diverses que Québec et New-York permirent à plusieurs frères d'acquérir une grande compétence dans divers domaines et d'enrichir leur expérience. Quelques centaines de frères enseignèrent plus ou moins longtemps aux États-Unis. Une recherche m'a révélé qu'entre 1837 et 1904, 50 frères canadiens-français sont enterrés aux États-Unis et que 7 autres sont enterrés à Quito, à Hong Kong, à Alexandrie, à Colombo, dans l'Île-Maurice, à Marseille et à Fleury-Meudon <sup>35</sup>. Ajoutons que 34 frères canadiens, durant cette période, allèrent faire leur Second-Noviciat à Paris pour une durée d'un an. Nombre de frères étaient bilingues, en contact fréquent avec des frères venant d'Irlande ou ayant fait un stage de quelques années dans une ville ontarienne ou américaine.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 446.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>34</sup> Compilation à partir de *L'Œuvre d'un siècle*, p. 547-554.

<sup>35</sup> Compilation à partir de *L'Œuvre d'un siècle*, p. 522-523.

## CONCLUSION

Me voici arrivé au terme de cette étude. Épousant la forme de mon exposé, ma conclusion sera double.

D'une part, les quatre premiers Frères des Écoles chrétiennes et les cinquante-quatre autres<sup>1</sup> qui vinrent de France de 1837 à 1904, héritiers d'une méthode d'enseignement populaire de près de deux siècles, dans un Bas-Canada qui se souciait peu de l'enseignement de la classe moyenne, conjuguant leurs efforts avec plus de deux cents frères canadiens-français et Irlandais, ensemble ils ont fait au Canada, et plus particulièrement au Québec, œuvre de pionnier. Frère André Dubuc, dans sa récente étude, exprime bien l'apport pédagogique des Frères quand il écrit : « En dressant les cadres de l'éducation des garçons de la classe populaire, en forgeant des instruments de travail adaptés aux conditions pédagogiques et ethniques du Canada français, enfin en formant des collaborateurs religieux, les Frères ont comblé partiellement l'immense fossé qui séparait l'école du rang des collèves et des séminaires et préparé, en dehors de la formation classique, certains cadres du commerce et de l'industrie, en un mot, une élite populaire<sup>2</sup>. » Les succès de la méthode lasallienne au Canada dépassent les frontières. Dans des Expositions internationales et universelles comme celles de Paris en 1878 et en 1900, celle de Londres en 1884, celle de Chicago en 1893<sup>3</sup>, elle est l'objet de la part de sociétés et de publications tant anglaises que françaises, tant catholiques que protestantes, d'une attention et d'une admiration remarquables. Il semble, toutefois, que vers 1880, un certain conservatisme pédagogique s'installe. Au milieu des luttes qu'ils provoquent ou dont ils sont l'objet, grisés par des succès internationaux, manquant dans certains domaines de concurrence, ils n'osent, sauf quelques exceptions, pousser plus avant leurs méthodes pédagogiques, ou mieux les remettre en question.

D'autre part, à l'instar du contingent de prêtres français venus quelques décennies auparavant, les Frères français concourront à donner de la Révolution française un visage plus terrifiant que réaliste et à forger, dans un Canada français façonné en partie par *L'Univers* de Louis Veuillot, le mythe de la « France impie » par opposition à la « France chrétienne ». Le frère Réticius sera « un des plus efficaces messagers des ultramontains des autres pays<sup>4</sup> ». Celui-ci, comme l'a écrit M. Labarrère-Paulé, a transposé « en sol canadien les problèmes

---

<sup>1</sup> Georges RICAULT, *op. cit.*, T. 9, p. 7. Il en vint 32 de 1837-1874 et 22 de 1875-1904.

<sup>2</sup> André DUBUC, *op. cit.*, p. 37.

<sup>3</sup> AFDM, S15, Ch27, 28, 43, 44. AFDQ, S2, dossier 2.

<sup>4</sup> Pierre SAVARD, *op. cit.*, p. 105.



de l'ancienne mère-patrie <sup>5</sup> ». De plus, de concert avec Mgr Laffèche plus particulièrement et avec d'autres de cette école, « en favorisant la confusion, laïques-ennemis de la religion, ils ont sapé l'influence du maître d'école <sup>6</sup> » déjà menacé par la concurrence des salaires des religieux et la féminisation du personnel enseignant. D'un certain côté, ils retarderont les progrès des instituteurs laïques. Et l'arrivée en 1904-1905, 1906 de 208 frères chassés par les lois combistes redonnera un second souffle à la pédagogie lasallienne, mais aussi contribuera à accentuer l'esprit ultramontain ainsi qu'à accuser encore pour un certain temps les difficultés des instituteurs laïques.

En fait, comme le souligne avec justesse encore M. Sylvain, « l'affrontement idéologique et doctrinal entre libéraux et ultramontains canadiens fut une illustration, à l'échelle locale, du grand drame qui déchira le XIX<sup>e</sup> siècle : révolution ou contre-révolution <sup>7</sup> ». Au milieu de cette lutte teintée de part et d'autre d'intolérance répréhensible, l'œuvre des Frères des Écoles chrétiennes au Canada m'apparaît finalement comme porteuse de richesses impressionnantes, mais de richesses trop animées, par une idéologie qui, bien que sincère, n'en est pas moins vouée à subir le sort de toutes les tendances rétrogrades. Le successeur du frère Réticius, le frère Allais-Charles, qui devait devenir Supérieur général ainsi que l'homme de sciences et de lettres que fut le frère Marie-Victorin comprirent bien, comme le déclarait, dès 1857, l'abbé Maret, doyen de la faculté de théologie de la Sorbonne, que « toute opposition au cours légitime, nécessaire, providentiel d'un siècle, est vaine <sup>8</sup> ».

François DE LAGRAVE, é.c.  
*Professeur d'Histoire,  
Bachelier en pédagogie  
et en catéchèse.*

---

<sup>5</sup> André LABARRÈRE-PAULÉ, *op. cit.*, p. 321.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 459.

<sup>7</sup> Philippe SYLVAIN, *Le Bouclier d'Achille ...*, p. 251.

<sup>8</sup> Abbé MARET, *ibid.*, p. 252.

ANNEXE I  
STATISTIQUES <sup>1</sup>

	Frères	Novices	Juvénistes	Communautés	Élèves
1837 :	4	nil	nil	1	380
1842 :	13	4	nil	1	1,103
1847 :	49	8	nil	4	2,760
1852 :	92	25	nil	9	4,777
1857 :	131	20	nil	15	6,115
1862 :	118	53	nil	13	7,710
1867 :	166	27	nil	19	9,062
1872 :	239	19	nil	25	11,203
1877 :	290	46	10	26	12,291
1882 :	294	29	15	27	10,226
1887 :	314	38	52	33	13,188
1892 :	378	49	71	34	13,922
1897 :	500	41	52	34	15,238
1902 :	525	41	104	39	16,824

ANNEXE II <sup>2</sup>

*Le frère Réticius écrit en 1880 :*

... « Rien, cependant, de nouveau dans la tactique; c'est la réédition, sans doute inconsciente, des industries employées, depuis vingt ans, dans la mère-patrie, contre les congrégations religieuses. (Page 3.)

... [ Ici il cite M. Martineau p.s.s. en chaire de Notre-Dame ] : « La raison bien simple de ce succès la voici : *Dieu*, l'Esprit-Saint, *est le maître des sciences*; donc tout maître qui se tiendra plus près de Dieu, recevra immédiatement plus de rayons de ce foyer divin; or, toutes choses égales d'ailleurs, il est clair que les communautés religieuses sont plus près de Dieu que les maîtres laïques; donc leur succès fera toujours le désespoir de leurs persécuteurs. » Il n'y a rien eu de plus sur ce point dans tout le sermon. On n'a pas dit un mot de critique à l'adresse de l'enseignement laïque; seulement on a affirmé et béni le succès de l'enseignement des congrégations religieuses. (Pages 16 et 17.)

... [ Dans les conférences à Mesdames les institutrices en Europe ] On ne récite pas le *Veni Sancte Spiritus* mais on chante *La Marseillaise*. (Page 19.)

<sup>1</sup> *L'Œuvre d'un siècle*, p. 565-566. Après 1864, il n'est pas question des Etats-Unis.

<sup>2</sup> AFDM, S17, Ch22, Frère RÉTICIUS, *Réponse aux cinq lettres du R. M. Verreau*.

... [ A propos de la loi du dépôt des livres ] Chef d'œuvre d'habileté et de finesse, cet acte est un vrai scorpion dont la queue dissimulée artificieusement sous la tête, recèle un venin mortel. (Page 23.)

... [ Il a voulu rendre justice à son Institut et ] attirer l'attention des hommes sérieux, vraiment soucieux de l'avenir du pays, sur un courant d'idées trop en harmonie avec les idées d'outre-mer pour ne pas craindre, dans un avenir plus ou moins éloigné, de redoutables suites, de douloureuses conséquences. (Page 60.)

... la France, le pays de la lumière révolutionnaire. » (Page 19.)

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Sources

A — Manuscrites :

Archives des Frères des Ecoles chrétiennes du district de Montréal (AFDM).

Archives des Frères des Ecoles chrétiennes du district de Québec (AFDQ).

B — Imprimées :

a — livres

*L'Œuvre d'un siècle, 1837-1937. Centenaire des Frères des Ecoles chrétiennes au Canada.* Montréal, les Frères des Ecoles chrétiennes, 1937, 587 p., ill., 31 cm.

SYMPHORIEN, Louis (Frère). *Les Frères des Ecoles chrétiennes au Canada, 1837-1900.* Montréal, les Frères des Ecoles chrétiennes, 1921, 327 p., ill., 23 cm.

b — périodiques

Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. *Cartes, diagrammes et statistiques.* Rome, Les Frères des Ecoles chrétiennes, [1961], 32 p., 28 cm. (Périodique publié tous les dix ans.)

GAGNON, Gérard (Frère). *La Voix du travail.* Numéro 8 (avril 1961), p. 251-255, numéro 9 (mai 1961), p. 298-300, numéro 10 (juin 1961), p. 329-332.

SYLVAIN, Philippe. *La Voix du travail.* Numéros des années 1945-1946, 1946-1947, 1947-1948.

SYLVAIN, Philippe. « Quelques aspects de l'antagonisme libéral-ultramontain au Canada français. » *Recherches sociographiques.* 1967, vol. VIII, numéro 3, pages 275-297.

SYLVAIN, Philippe. « Les débuts du « Courrier du Canada » et les progrès de l'ultramontanisme canadien-français. » *Les Cahiers des Dix.* 1967, numéro 32, pages 255-278.

### 2. Études

ANGELUS, Gabriel (Brother). *The Christian Brothers in the United States, 1848-1948. A century of Catholic Education.* New York, McMullen Company, [1948], 700 p., ill., phot., 25 cm.

AUDET, Louis-Philippe. *Le Système scolaire de la Province de Québec. T.I : Aperçu général.* Québec, Ed. de l'Érable, 1950, 345 p., index, 18 cm.

CARRIÈRE, Gaston (Père). *Un apôtre à Québec. Le père Flavien Durocher, o.m.i., 1800-1876.* Montréal, Ed. du Rayonnement, 1960, 191 p., ill., 21 cm.

DUBUC, André (Frère). *Le Combisme et les Frères des Ecoles chrétiennes au Canada français.* Mémoire présenté à l'École des Gradués de l'Université Laval pour obtenir le diplôme d'études supérieures. Institut d'Histoire, 1969, 111 p.

GROULX, Lionel (Abbé). *L'enseignement français au Canada. T.I : Dans le Québec.* Montréal, Granger, 1934, 327 p., 24 cm.

GUBERT, Jacques. *Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle, ancien chanoine de l'Église métropolitaine de Reims, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.* Paris, Poussielgue, 1900, 725 p., 23 cm.

LABARRÈRE-PAULÉ, André. *Les instituteurs laïques au Canada français, 1836-1900.* Québec, les Presses de l'Université Laval, 1965, xviii-471 p., 26 cm.

RICAULT, Georges. *Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes. T.I : L'œuvre religieuse et pédagogique de saint Jean-Baptiste de La Salle.* Paris, Plon, [1937], 627 p., 23 cm.

T.VI : *L'ère du frère Philippe, l'Institut parmi les nations.* Paris, Plon, [1947], 504 p., 23 cm.

T.IX : *La fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'expansion lasallienne en Amérique de 1874 à 1904.* Paris, Plon, [1952], 403 p., 23 cm.

SAVARD, Pierre. *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905.* Québec, les Presses de l'Université Laval, coll. les cahiers de l'Institut d'Histoire, 1967, 500 p., 23 cm.

SYLVAIN, Philippe et... *Le bouclier d'Achille, regards sur le Canada de l'ère victorienne.* Article *Libéralisme et ultramontanisme au Canada français : affrontement idéologique et doctrinal, 1840-1865.* Toronto, McClelland and Stewart, 1968, 334 p., 23 cm.